

C'est un grand bonheur pour moi que de pouvoir venir au secours de M. Champfleury, et de lui donner dans toute leur pureté primitive, deux couplets de cette chanson qu'il estropie grièvement et que connaissent toutes les mères canadiennes :

Ah ! j'ai vu, j'ai vu,—Compèr' qu'as-tu vu ?
 J'ai vu une anguille—Qui coiffait sa fille,
 Pour la marier, laridé,—Pour la marier.

Ah ! j'ai vu, j'ai vu,—Compèr' qu'as-tu vu ?
 J'ai vu trois belles vaches—Qui dansaient sur la glace,
 En plein cœur d'été, laridé,—En plein cœur d'été, laridé.

En voici une autre qui est d'une berceuse alsacienne :

Une poule et un coq,—Le sermon commence.
 Une vache et un veau,—Le sermon est à moitié.
 Un chat et une souris,—Le sermon est fini :
 Voilà une souris qui se sauve, etc.

“ Il ne faut pas,” dit M. Champfleury, “ demander aux nourrices qui composent ces chansons, autre chose que ce qu'elles peuvent donner ; mais dans l'amour qu'elles portent aux enfants, elles trouvent de singulières associations de mots, sans lien apparent, qui frappent le nouveau né et savent endormir ses souffrances.”

Quel ne sera pas l'étonnement de mes lecteurs, lorsqu'ils apprendront que nulle part, dans aucun recueil français, il n'est dit un seul mot, pas un seul, de la “ Poulette grise,” ni de “ A cheval, sur la queue d'un orignal ?” Pourtant, ces chants ont bien une origine française, et il y a mille à parier contre un que plus d'un des so'dats de Turenne et de Condé